

Nous attendons le courrier de France ". Communications et circulation des nouvelles en Afrique coloniale française (XIXe-XXe siècle)

Sophie Dulucq

▶ **To cite this version:**

Sophie Dulucq. Nous attendons le courrier de France ". Communications et circulation des nouvelles en Afrique coloniale française (XIXe-XXe siècle). Sylvie Crogiez-Petrequin et Anna Heller. Empires connectés ? La circulation de l'information dans les empires, Peter Lang, pp.39-64, 2018, Histoire de la Poste et des Communications / History of the Post Offices and Communications, 978-2-8076-0585-5. halshs-01876253

HAL Id: halshs-01876253
https://shs.hal.science/halshs-01876253

Submitted on 18 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pré-print
Pour citer cet article :
Sophie Dulucq, « "Nous attendons le courrier de France." Communications et circulation des nouvelles en Afrique coloniale française (XIX^e – XX^e siècles) », in Sylvie Crogiez-Pétrequin et Anna Heller (dir.), *Empires connectés ? La circulation de l'information dans les empires*, Peter Lang, 2018, p. 39-64.

« NOUS ATTENDONS LE COURRIER DE FRANCE » COMMUNICATIONS ET CIRCULATION DES NOUVELLES EN AFRIQUE COLONIALE FRANÇAISE (XIX^e – XX^e SIÈCLES)

In the name of the Empress of India, make way,
O Lords of the Jungle, wherever you roam.
The woods are astir at the close of the day–
We exiles are waiting for letters from Home.
Let the robber retreat –let the tiger turn tail–
In the Name of the Empress, the Overland Mail!

With a jingle of bells as the dusk gathers in,
He turns to the foot-path that heads up the hill–
The bags on his back and a cloth round his chin,
And, tucked in his waist-belt, the Post Office bill:–
"Despatched on this date, as received by the rail,
"Per runner, two bags of the Overland Mail."

Is the torrent in spate? He must ford it or swim.
Has the rain wrecked the road? He must climb by the cliff.
Does the tempest cry halt? What are tempests to him?
The Service admits not a "but" or and "if."
While the breath's in his mouth, he must bear without fail,
In the Name of the Empress, the Overland Mail.

From aloe to rose-oak, from rose-oak to fir,
From level to upland, from upland to crest,
From rice-field to rock-ridge, from rock-ridge to spur,
Fly the soft sandalled feet, strains the brawny brown chest.
From rail to ravine –to the peak from the vale–
Up, up through the night goes the Overland Mail.

There's a speck on the hillside, a dot on the road–
A jingle of bells on the foot-path below–
There's a scuffle above in the monkey's abode–
The world is awake, and the clouds are aglow.
For the great Sun himself must attend to the hail:–
"In the name of the Empress, the Overland Mail!"

Rudyard Kipling, "The Overland Mail (Foot-Service to the Hills)",
Departmental Ditties and Other Verses, 1886.

Dans un poème de 1886 à la gloire du service des postes des Indes britanniques, Rudyard Kipling chante les louanges des intrépides facteurs : chargés de sacs postaux, les coursiers — véritables héros « à la sandale légère » — bravent les torrents en crue, effarouchent les tigres et demeurent impavides au milieu des tempêtes. « Au nom de l'impératrice », le courrier acheminé par la route, *the overland mail*, doit être délivré sans délai aux quatre coins du territoire.

Si le ton de Kipling semble aujourd'hui bien suranné, c'est que ses accents lyriques relèvent d'un

autre temps, celui des discours triomphalistes sur la « mission civilisatrice ». De fait, la mise en place de communications modernes dans les empires coloniaux du XIXe siècle a contribué à nourrir la geste coloniale, que l'on songe par exemple aux colonisateurs néerlandais se glorifiant d'avoir construit une grande route de poste (*Grote Postweg*) à Java dans les années 1808-1811. Les services postaux des colonies françaises n'ont quant à eux jamais trouvé leur poète et leur panégyriste. Pour autant, comme dans le Raj ou aux Indes néerlandaises, leur mise en place a constitué une étape majeure dans le maillage des territoires de l'empire français et dans la fourniture d'outils modernes de domination. Il n'est que de feuilleter le catalogue philatélique Yvert[1] ou de naviguer sur les sites en ligne de collectionneurs de timbres et de cartes postales pour exhumer quelques aspects du passé des postes et télécommunications dans les anciennes colonies françaises.

Cette étude propose de se concentrer d'abord sur le cas de l'Afrique occidentale, en reconstituant les étapes de la genèse des communications dans cet ensemble de territoires et la création d'un personnel *ad hoc*. Comme l'ont démontré la thèse récente d'Annick Lacroi[2] consacrée à l'administration des postes dans l'Algérie coloniale ou les travaux de Fanny Dufétel-Viste sur la *Reichspost* au Togo allemand[3], l'étude des communications fournit une porte d'entrée dans une histoire de l'État en situation coloniale ; mais elle permet également d'esquisser une histoire des pratiques sociales et culturelles des populations concernées. Dans cette optique, la lecture d'un article de David Edgerton centré sur l'appropriation des nouvelles technologies par les acteurs sociaux[4] a été particulièrement stimulante : en histoire des sciences et des techniques, il faut dépasser la tentation de faire une simple état des lieux des innovations et s'intéresser aux « technologies en usage » (*technology in use*), c'est-à-dire à l'apprivoisement ou au rejet qu'elles ont pu susciter, à leurs situations concrètes d'utilisation, aux éventuels détournements dont elles ont fait l'objet — bref, il faut les resituer dans un panorama historique complet centré sur les pratiques réelles des utilisateurs.

Roland Wenzlhuemer, dans une étude qui retrace l'histoire du télégraphe et sa part dans la mondialisation du XIXe siècle[5], martèle lui aussi l'idée qu'une technologie nouvelle ne peut être étudiée

[1] Cotation des timbres des colonies françaises, édition 2015 : http://bit.ly/2dVO2Wg [Site consulté le 25/10/2016].
[2] Annick Lacroix, *Une histoire sociale et spatiale de l'État dans l'Algérie colonisée. L'administration des Postes, Télégraphes, Téléphones du*
[2] Annick Lacroix, *Une histoire sociale et spatiale de l'État dans l'Algérie colonisée. L'administration des Postes, Télégraphes, Téléphones du milieu du XIXe siècle à la Seconde Guerre mondiale*, Thèse de doctorat d'histoire, ENS Cachan, 2014.
[3] Fanny Dufétel-Viste, *Maîtriser l'espace. L'action de la "Reichspost" dans les colonies allemandes,* Thèse de doctorat en Études germaniques, Université de Rennes 2, 2008. Voir également : Fanny Dufétel-Viste, « Télégraphe et téléphone dans les colonies allemandes, entre concurrence et complémentarité », *Flux* 4/2009 (n° 78), p. 76-83.
[4] David Edgerton, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1998, vol. 53, no 4, p. 815-837.
[5] Roland Wenzlhuemer, *Connecting the Nineteenth-Century World. The Telegraph and Globalization*, Cambridge University Press, 2013, p. 19 sq.

indépendamment de ses usages, eux-mêmes façonnés par les mobiles, les exigences et les actions des utilisateurs. D'où l'attention qu'il convient de porter aux contextes de développement des nouveaux moyens de communications. L'étude de l'implantation du télégraphe dans l'Inde britannique — qui occupe une part importante du livre de Wenzlhuemer — met ainsi en évidence la place des objectifs et des acteurs impériaux dans le développement de la télégraphie et des échanges mondiaux, ainsi que le poids respectif qu'occupaient la Grande-Bretagne et l'Inde au XIX^e siècle. L'auteur insiste également sur les transformations culturelles (nouveaux rapports à l'espace et au temps, autre manière de faire circuler et de consommer l'information, nouveaux usages linguistiques — l'invention du « style télégraphique », par exemple) qu'induit une nouvelle technique de communication complexe, et sur l'apparition d'usages qui n'avaient pas nécessairement été anticipés par ses concepteurs[6].

Dans le cadre restreint de ce texte, nous souhaitons intégrer dans l'histoire des communications en Afrique coloniale cette dimension attentive, autant que faire se peut, aux acteurs : les individus qui espèrent du courrier ou en expédient au loin ; tous ceux qui apprennent l'usage de la lettre, du télégraphe et du téléphone ; les personnels des postes (piétons, facteurs, receveurs, télégraphistes…) qui ont graduellement constitué un groupe social important et parfois revendicatif en Afrique française. Le titre donné au présent article — « Nous attendons le courrier de France »[7] — a été inspiré par la complainte lancinante sous la plume de ceux qui consignaient au jour le jour leurs expériences de vie en Afrique subsaharienne (soldats, administrateurs, voyageurs, simples témoins) : l'attente, le poids de distance tissent la morne trame des jours dans les provinces reculées de l'empire. Mais un tel titre n'épuise pas la totalité des objectifs de cette étude, qui souhaite dépasser le seul cercle des Européens connectés à leur hiérarchie par le télégraphe, ou reliés à la métropole par des lettres et par l'abonnement à quelques journaux. On aurait ainsi pu (et peut-être dû) mettre dans la bouche d'un commerçant sénégalais ou d'un tirailleur voltaïque des années 1930 des phrases sensiblement différentes : « J'attends un mandat-poste de Dakar », « J'attends un colis postal d'Abidjan ». Ces phrases auraient attesté l'importance prise dans les colonies africaines par la circulation de l'information, outil de contrôle et de gestion des territoires conçu dans une matrice militaro-administrative, et d'abord à l'usage exclusif des Européens, mais progressivement intégré par diverses catégories de population.

*
* * *

[6] Wenzlhuemer parle de « boîte noire » imprévisible.
[7] Phrase lue sous la plume d'Émile Dussaulx, *Journal du Soudan (1894-1898)*, 2000, p. 266.

Pré-print
Pour citer cet article :
Sophie Dulucq, « "Nous attendons le courrier de France." Communications et circulation des nouvelles en Afrique coloniale française (XIXe – XXe siècles) », in Sylvie Crogiez-Pétrequin et Anna Heller (dir.), *Empires connectés ? La circulation de l'information dans les empires*, Peter Lang, 2018, p. 39-64.

DU PIÉTON AU TÉLÉPHONISTE : LA CONSTITUTION DE RÉSEAUX DE COMMUNICATIONS (ANNÉES 1850 – ANNÉES 1950). L'EXEMPLE DE AFRIQUE OCCIDENTALE

La mise en place précoce de la poste aux lettres

L'historiographie des empires lie étroitement mondialisation, progrès technologique, expansion du capitalisme, interconnexion et « médiatisation » du monde et des ensembles impériaux[8]. Les progrès des techniques de communication ont été d'une valeur inestimable sur le plan stratégique et administratif pour tous ceux qui avaient besoin de contrôler des territoires reculés, des troupes stationnées au loin ou des navires marchands opérant à l'échelle du monde[9]. Le développement des communications en Afrique coloniale française ne fait pas exception à ce schéma et c'est sans grande surprise que l'on observe la mise en place des premiers éléments d'un réseau au Sénégal, dès l'époque moderne.

Comme le soulignent des travaux déjà anciens comme ceux de Bathj Niang[10], le déploiement des services postaux en Afrique française, puis des liaisons télégraphiques, « s'inscrit dans la logique de l'entreprise coloniale qui vise, d'une part, à s'assurer le contrôle militaro-administratif de territoires en cours d'intégration dans l'empire, en vue d'y faire régner l'ordre colonial et, d'autre part, à faciliter les communications permettant d'en exploiter les ressources »[11] :

> Jusqu'à l'occupation des territoires correspondant au Sénégal contemporain par les Européens, « il n'existe pas d'administration postale chargée de l'acheminement du courrier. À l'échelle des différentes concentrations humaines, l'information est transmise par le biais de messagers à pied, voire, pour l'annonce de certains événements, par le biais du tambour. Sur les grandes distances, les nouvelles ordinaires circulent par l'intermédiaire des voyageurs et des commerçants, tandis que les pouvoirs en place recourent à des cavaliers afin de véhiculer les informations liées au contrôle des territoires sur lesquels ils exercent leur souveraineté. Le premier système moderne de communications est mis en place au XVIIE siècle durant la période précédant la conquête coloniale. En effet, les premières relations postales avec la France sont établies en 1626, date à laquelle les navires des commerçants dieppois et rouennais touchent les côtes sénégalaises. Ce n'est qu'après l'installation d'un représentant officiel du roi de France, vers 1782, puis le début de l'occupation de l'intérieur du pays, qu'un service postal embryonnaire est créé. »[12]

Mais c'est surtout à partir de la fin des années 1870 que le Sénégal devient la tête de pont d'un

---

8 Simon J. Potter (ed.), *Imperial Communication. Australia, Britain and the British Empire c. 1830-1850*, London, Menzies Centre for Australian Studies, 2005.

9 « *of great strategic and administrative value for all those who needed to control far-flung territories, remotely stationned troops or globally operating merchant ships* », in Roland Wenzlhuemer, *op. cit.*, p. 9.

10 Bathj Niang, *Essai sur l'histoire du courrier postal et des lignes télégraphiques au Sénégal (1850-1900*), Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Dakar, 1977.

11 Olivier Sagna, « De la domination politique à la domination économique. Une histoire des télécommunications au Sénégal », *TIC & Société*, juin 2012, Vol. 5, n° 2-3, p. 71-87.

12 Bathj Niang, *op. cit.*, p. 3 [cité par Olivier Sagna].

système de communications modernes étendu peu à peu à l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest. L'objectif de départ est de relier Saint-Louis aux différents points du territoire jouant un rôle administratif, militaire ou économique. Le transport des missives « repose principalement sur le courrier piéton, qui fonctionne grâce à des porteurs convoyant des sacs de dépêches sur des distances de trente à trente-cinq kilomètres »[13]. « Sur certains axes, le transport du courrier est assuré par d'autres moyens tels que le chemin de fer entre Saint-Louis et Dakar, les bateaux à vapeur sur les voies fluviales entre Dakar et Gorée, la poste par chameaux entre Saint-Louis et Gandiole, ainsi que le train des équipages dont la vocation est essentiellement militaire. Les communications avec la France, qui jouent un rôle critique puisque c'est dans la métropole que se prennent toutes les décisions d'importance relatives à la colonie, sont assurées par des navires opérant principalement à partir des ports de Bordeaux et de Marseille. Le dénominateur commun à tous ces systèmes de communication est leur lenteur et leur manque de fiabilité qui font que le courrier met des jours, des semaines, voire des mois, avant d'arriver à destination, lorsqu'il ne se détériore pas ou ne se perd pas en cours de route. »[14] En 1884, différents services postaux et télégraphiques sont fondus en un Office sénégalais des Postes et Télégraphes ; en 1903 est créée une Inspection des Postes et Télégraphes de l'Afrique Occidentale Française[15], à plusieurs reprises remaniée et repensée[16], tandis qu'en AEF et à Madagascar, la construction des premiers réseaux postaux s'échelonne entre les années 1890 et 1914[17].

Dès le XIXe siècle, on commence à construire des bureaux de poste, d'abord à Saint-Louis et Dakar et dans les principales villes côtières — Abidjan, Cotonou, etc. —, mais aussi, peu à peu, vers l'intérieur du continent[18]. Les constructions de bâtiments des PTT se multiplient, bâtiments parfois magnifiques dans les grandes villes, comme en attestent de nombreuses cartes postales anciennes[19] ou la photographie ci-dessous (fig. 1) prise en 1948, représentant l'hôtel des Postes de Bamako érigé en 1914. D'autres images, disponibles dans la base Ulysse des Archives nationales d'Outre-Mer, donnent à voir certains bâtiments de poste plus modestes, qu'il s'agisse de petits bureaux urbains ou ruraux[20].

---

[13] *Idem*, p. 15.
[14] Olivier Sagna, *op. cit.*, p. 72.
[15] Oumar Kane, *L'organisation des télécommunications au Sénégal. Entre gouvernance et régulation*, Karthala, 2010, p. 31.
[16] Voir par exemple : Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française, *Instruction n° 1 à l'usage du personnel des Postes et des Télégraphes*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1918.
[17] Espoir Lahinirina, *Les transports maritimes postaux et commerciaux à Madagascar 1881-1914*, Thèse de doctorat d'histoire, Université d'Aix-Marseille I, 1983.
[18] Amos Hongla, *La poste et le télégraphe en Afrique Occidentale Française (AOF), des origines à 1920*, Thèse de doctorat d'histoire, Université d'Aix-Marseille I, 1995.
[19] Voir par exemple, sur cette carte postale ancienne, la grande poste bâtie en 1907 en style éclectique sur le boulevard Pinet-Laprade : http://bit.ly/2dVRdxd [Site consulté le 26 octobre 2016].
[20] Voir par exemple, pour le Togo sous mandat français, ce petit bureau de quartier à Atakpamé : http://bit.ly/2eFxMHs [Site consulté le 26 octobre 2016].

Pré-print
Pour citer cet article :
Sophie Dulucq, « "Nous attendons le courrier de France." Communications et circulation des nouvelles en Afrique coloniale française (XIXe – XXe siècles) », in Sylvie Crogiez-Pétrequin et Anna Heller (dir.), *Empires connectés ? La circulation de l'information dans les empires*, Peter Lang, 2018, p. 39-64.



Fig. 1. Hôtel des postes de Bamako (Soudan français)
Agence Économique de la France d'Outre-mer, Cliché de M. Robillard, Tirage argentique de 1948, Archives nationales d'outre-mer, FR CAOM 30Fi12/25, ©ANOM

Les progrès du télégraphe

Afin de remédier aux aléas et à la lenteur du transport de courrier postal au Sénégal, « l'Administration coloniale décide de recourir au télégraphe électrique dont la première ligne a été inaugurée en France en 1844 […]. Le télégraphe, qui à l'origine était un moyen de communication militaire, est en effet devenu un puissant instrument de gouvernement au service de l'administration […]. Il n'est donc pas surprenant que les autorités françaises, confrontées à des problèmes de communication et d'administration du territoire sénégalais, décident de l'utiliser dans le cadre de l'entreprise coloniale »[21]. Une première ligne télégraphique expérimentale est édifiée en 1859 entre Saint-Louis et Gandiole. « Le service connaît un tel succès auprès des autorités politiques et des milieux économiques que les autorités décident de généraliser son utilisation. Le premier chantier d'envergure porte sur la construction, entre 1861 et 1862, d'une ligne télégraphique reliant Saint-Louis à Gorée en

[21] Olivier Sagna, *op. cit.*, p. 72.

passant par Dakar. Ces trois villes sont, en effet, avec Rufisque, au cœur du dispositif colonial français et constitueront, à partir de 1872 pour Saint-Louis et Gorée puis à partir de 1880 pour Rufisque et 1887 pour Dakar, les célèbres "Quatre communes" dont les habitants ont la particularité de posséder la citoyenneté française ». La région du Fleuve, la Petite côte, le Sine-Saloum, le Baol et la Casamance sont « progressivement équipées, au point qu'en 1900 le réseau télégraphique est long de 3 196 kilomètres et couvre tous les points du territoire »[22].

Comme pour le réseau postal, la pénétration des régions de l'intérieur de l'ensemble de l'AOF est rapide entre 1890 et 1905. Au nord, il atteint Tombouctou en 1899[23]. L'année d'avant, comme l'écrit le jeune capitaine Émile Dussaulx à sa famille le 11 février 1898, il a relié le pays mossi à Dakar : « J'apprends que la ligne vient d'aboutir à Ouagadougou. La pose de ce fil de 700 kilomètres, en pays hostile sur une grande partie de son parcours et en une région dont la conquête a été des plus superficielles, est une merveille d'effort et de persévérance. »[24]

Pour les liaisons par voie télégraphique avec la métropole, les Français disposent de l'offre de câbles sous-marins développée par les Britanniques depuis plusieurs décennies : à la fin du XIXe siècle, les Anglais contrôlaient en effet, par le biais de compagnies privées de télégraphie sous-marine, « les deux-tiers des câbles mondiaux », si bien que « la France n'eut pas besoin de poser des câbles jusqu'en Afrique occidentale, ni à Madagascar. On se contentait de câbles courts de "cabotage télégraphique" rattachant ces colonies au réseau mondial anglais »[25]. En 1902, c'est grâce à l'achat des câbles britanniques de la *West African* que sont mis en liaison Dakar, Conakry, Grand Bassam, Cotonou puis Libreville. Cette dépendance aux équipement britanniques suscite bien évidemment des inquiétudes et la France tente de s'en affranchir en s'alliant avec d'autres partenaires (pose d'un câble sous-marin, sur subvention des gouvernements français et portugais, entre Cadix et Saint-Paul de Loanda ; collaboration franco-allemande pour poser des câbles vers l'Afrique occidentale). En 1905, enfin, un câble direct relie Dakar à Brest pour la liaison rapide avec Paris. À cette même date, le réseau télégraphique aofien dessert désormais 160 bureaux des PTT et atteint les 18 626 kilomètres[26].

Une carte des communications postales et des lignes télégraphiques dressée en 1923, « d'après les renseignements fournis par l'inspection des postes », par le Service géographique de l'AOF sous la direction du commandant de Martonne, fournit un aperçu éclairant sur le maillage du territoire de la fédération, tel qu'il a été constitué et enrichi considérablement depuis trois quarts de siècle (fig. 2).

---

22 Bathj Niang, *op. cit.*, p. 119 [Cité par Olivier Sagna].
23 Raymond-Marin Lemesle, *L'économie des télécommunications en Afrique*, Karthala, p. 40.
24 Émile Dussaulx, *Journal du Soudan (1894-1898)*, *op. cit.*, p. 390.
25 Raymond-Marin Lemesle, *op. cit.,* p. 38.
26 *Ibid.*, p. 40.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fig. 2. Carte d'ensemble des communications postales et des lignes télégraphiques de l'AOF en 1923, Service géographique de l'AOF, 1923, ©BnF.

La naissance du téléphone

C'est également autour de 1900 que commence à poindre une nouvelle technologie, le téléphone, qui pénètre en Afrique sous l'égide de l'armée. Les premiers réseaux urbains sont implantés à Saint-Louis dès 1901 (47 abonnés), Dakar (42 abonnés) et Rufisque (14 abonnés), avec un très lent développement ultérieur. Dans les années 1900-1910, « le parc d'utilisateurs se limite à une centaine d'abonnés […]. Les investissements publics étant entièrement à la charge des colonies, le réseau téléphonique reste à un stade embryonnaire pendant plusieurs décennies »[27]. Une rupture intervient en 1943 avec la construction du central téléphonique automatique de Dakar-Ponty, d'une capacité de 900 lignes. Ce central voit « ses capacités passer à 2 000 lignes en 1948, puis à 3 000 en 1950, auxquelles viennent

[27] *Ibid.*

s'ajouter 3 000 lignes supplémentaires en 1953 avec la construction du central téléphonique de Dakar-Médina »[28].

Un réseau téléphonique opérationnel est donc progressivement bâti, sur un modèle en grande partie extraverti (les communications internationales et inter-impériales passent par Paris) et centre/périphérie, avec concentration des réseaux dans les « zones utiles » pour le projet colonial. Il « suit fidèlement le tracé du réseau des points névralgiques sur les plans économique et de la présence militaire »[29]. Après la Seconde Guerre mondiale, mal entretenu et vite obsolète, ce réseau nécessite une politique globale de rénovation, ainsi que des investissements pour l'étendre ; ces équipements sont menés dans le cadre des grands travaux prévus par les plans de développement du FIDES (Fonds d'Investissement pour le Développement Économique et Social)[30]. On améliore réseaux télégraphique et téléphonique, de même que l'on développe la radiodiffusion. En 1956, quelques années avant les indépendances, on dénombre pour toute la l'AOF 324 centraux téléphoniques, pour un total de 14 000 abonnés, tandis que se multiplient les lignes publiques dans les principaux bureaux de poste de la fédération[31]. Pour autant, au moment des indépendances, l'état global des équipements de télécommunications est préoccupant, en grande partie parce qu'ils sont sous-dimensionnés par rapport aux besoins grandissants d'une population en pleine expansion, mais aussi parce qu'ils n'ont guère été modernisés[32].

DES COURRIERS ET DES HOMMES

Communiquer au sein des ensembles coloniaux ou entre les colonies et la métropole est, dès l'origine, une nécessité pour l'armée et pour l'administration. On vient de le voir, les structures des communications constituées aux XIXe et au XXe siècles l'ont été en adéquation avec les fonctions qu'on leur assignait à l'époque[33] : contrôler plus aisément les territoires ; les connecter aux centres de décision coloniaux et à Paris ; relier les agents européens à leur hiérarchie (militaires, fonctionnaires) ou à leur partenaires d'affaires (commerçants, entrepreneurs).

Mais ces outils sont aussi à envisager dans leur environnement social et culturel : en contexte colonial, recevoir une lettre de sa famille lointaine est, pour un jeune Français affecté au fin fond de l'AEF ou de l'AOF, une expérience très différente que celle qu'il pouvait vivre en France, quand il

[28] Olivier Sagna, *op. cit.,* p. 75.
[29] Oumar Kane, *op. cit.,* p. 31-33.
[30] *Idem*, p. 34.
[31] Raymond-Marin Lemesle, *op. cit.*, p. 40.
[32] Oumar Kane, *op. cit.,* p. 34.
[33] Roland Wenzlhuemer*, Connecting the Nineteenth-Century World*, *op. cit.*, p. 15.

relevait sa boîte aux lettres à Nancy ou à Marseille. Le rapport à la lecture, à l'écriture, à la correspondance et, plus profondément, le rapport au temps, à la distance, à l'absence, à la solitude, à la famille, à la mère patrie changent du tout au tout. Pour analyser ces spécificités, deux correspondances de jeunes militaires ont été mobilisées : celle d'un officier, Émile Dussaulx, né en 1870, affecté au Soudan français entre 1894 et 1898[34] ; celle de Léon Mercier, né en 1873, sous-officier en poste au Tchad de 1901 à 1903[35]. Ces deux correspondances d'« acteurs sans qualités »[36], reliés au reste du monde essentiellement par le fil de l'écriture, permettent de saisir de l'intérieur les pratiques épistolaires en contexte colonial et de comprendre à quel point le courrier, sous toutes ses formes, a constitué un lien vital. Pour le militaire solitaire, les lettres, les dépêches, les télégrammes assurent le lien à la chaîne de commandement, à l'actualité française et internationale, mais surtout à la sphère de l'intime, de l'affectif : à la famille restée en métropole. Les correspondances de Dussaulx et de Mercier — et toutes les autres qu'il est possible de consulter — fourmillent de considérations sur le nombre des lettres reçues et envoyées, les horaires de départ du courrier, les aléas de son acheminement. Elles donnent aussi à voir la dimension concrète du fonctionnement des communications, l'une pour l'Afrique occidentale des années 1890, l'autre pour l'Afrique équatoriale des années 1900[37].

Envoyer et recevoir des nouvelles

Tout commence par la rédaction d'adresses fonctionnelles, que l'on réactualise à mesure des changements d'affectation, pour un courrier qui voyage *franco de port* pour les militaires, comme le précise Dussaulx : « Écrivez-moi toujours aux Tirailleurs soudanais et non à Couroussa, ma destination pouvant changer d'un jour à l'autre. *N'affranchissez plus vos lettres.* »[38] ; « J'oublie toujours de dire de ne pas affranchir les lettres et de me les adresser aux *Tirailleurs soudanais, Soudan français*, et non pas Sénégal. »[39] Mercier quant à lui indique à sa famille deux adresses à partir desquelles sa hiérarchie pourra lui faire suivre les lettres, quelle que soit son affectation : en septembre 1901, « Léon Mercier, sous-officier, Bataillon du Tchad par Brazzaville, Congo français, À suivre »[40] ; puis en novembre de la même année : « Territoire militaire du Tchad, Mercier Léon, sergent au bataillon de Tirailleurs du Tchad à Goulfeï

[34] Émile Dussaulx, *Journal du Soudan*, *op. cit.*, 2000.
[35] Léon Mercier, *Léon La France*, Actes Sud, coll. « Archives privées», 1989.
[36] Cécile Dauphin, « Les correspondances comme objet historique. Un travail sur les limites », *Sociétés & Représentations*, 1/2002, n° 13, p. 43-50.
[37] Les colonies françaises d'Afrique de l'Ouest deviennent la fédération de l'AOF en 1895 ; celles d'Afrique centrale sont regroupées en fédération de l'AEF en 1910.
[38] Émile Dussaulx, *op. cit.*, p. 59.
[39] *Idem*, p. 83.
[40] Léon Mercier, *op. cit.,* p. 27.

(Bas-Chari), par Brazzaville (Congo français), Via Matadi, À suivre, pas de timbre »[41].

Un service des postes s'est progressivement structuré au gré de la conquête et des nécessités coloniales dans toute l'Afrique française, même si sa pénétration est plus tardive et moins efficace dans ce qui va devenir, après 1910, l'AEF. Des liaisons régulières sont mises en place, avec deux à trois départs par mois selon les endroits. Mercier écrit ainsi, le 11 octobre 1901 : « Je ne sais quand un porteur quittera Gribingui avec le courrier, peut-être dans 15 jours […] »[42]. Comme dans le poème de Kipling, l'acheminement des missives et des paquets se fait grâce à une noria de « piétons » et de « porteurs », parfois de « distributeurs et vaguemestres des corps militaires »[43] souvent mal payés et forcés de voyager à longue distance. Dans les années 1870, certains sont encore payés à la pièce (à la lettre délivrée), même si la plupart sont salariés[44]. On sous-estime, faute de sources éloquentes, les fatigues et les épreuves que traverse ce petit personnel qui franchit de vastes étendues pour transporter le courrier à destination. Maurice Delafosse, en 1909, leur rend un bref hommage dans un essai fameux sur les servitudes de la vie coloniale :

> « [D]u fond de l'ombre a surgi un homme qui se montre tout à coup dans le cercle de clarté répandu par les photophores, et, avec un halètement de fatigue, il se débarrasse de son fardeau, un grand sac de toile bourré de paquets. Tout le monde s'est levé. Broussard [*nom générique donné par Delafosse aux coloniaux*] s'est emparé d'un couteau et hâtivement coupe les liens qui ferment le sac un camarade saisit le sac par le fond et, le tirant à lui d'un coup sec, en répand le contenu sur le sol de la salle à manger ; un autre procède au dépouillement, laissant d'abord de côté les journaux pour faire le tri des lettres et des cartes postales parfois plus chères que les lettres, dont il appelle à haute voix les destinataires. Et tout de suite, on n'entend plus qu'un bruit d'enveloppes violemment déchirées, de papier froissé, de pages nerveusement tournées. Les visages se rassérènent, les bouches se distendent, les yeux deviennent rieurs, parfois humides une bouffée d'air de France a soufflé sur ces exilés, leur apportant un peu de vrai bonheur. Et dans leur émotion, ils ont oublié le pauvre instrument de leur joie, ce modeste facteur de brousse qui a fait en cinq jours et à pied 200 ou 250 kilomètres pour apporter ce sac de dépêches, et qui, accroupi sur le sol, attend qu'on veuille bien songer à lui. »[45]

Ces piétons transportent non seulement des missives, mais aussi des journaux et des colis emplis de produits variés. Le 30 juillet 1901, depuis Brazzaville, Mercier passe commande à son cousin : « Bien que le courrier ne parte que le 11, c'est-à-dire en même temps que nous, mais en sens inverse, je profite du courage que j'ai en ce moment pour t'emplir ces quatre pages et te dire que la santé est bonne […] Enfin j'en regratte une autre [*lettre*] : voilà, je ne sais si je t'ai causé de me faire un colis postal avec des Prévert, légumes séchés par compression et qui font de bonnes tambouilles, si tu peux t'en procurer,

[41] *Idem*, p. 63.
[42] Léon Mercier, *op. cit.,* p. 41.
[43] Amos Hongla, « Le personnel de la poste aux lettres du Sénégal de 1821 à 1884 », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 1987, volume 74, n° 277, p. 501.
[44] Amos Hongla évoque un salaire très modeste (30 francs par mois, ration non comprise), pour un piéton chargé du service des lettres sur la ligne Gorée-Dakar-Rufisque.
[45] Maurice Delafosse, *Les états d'âme d'un colonial*, Publications du comité de l'Afrique française, 1909.

ainsi que des graines potagères, ça ferait ma balle. J'espère que tu me feras de bonnes longues lettres et que tu y joindras les vieux journaux de tes abonnements. »[46] Plus tard, il réclame : « Joins au journal une pipe ou deux, mets les cartes sous pli recommandé, ajoute au postal des papiers à cigarette, fais un petit colis de cigares ronds. N'oublie pas les journaux. Avec tous ces journaux, je serai le plus heureux des blancs, je te ferai cadeau de ma chéchia en revenant ! Aussitôt que l'Almanach Hachette 1902 paraîtra, envoie-le moi. »[47]. Et les demandes continuent au fil de la correspondance, à mesure que gagne l'ennui: « Je ne compte que sur tes lettres et journaux pour me faire prendre mon séjour de misère en patience. Allons ne te fais pas tirer l'oreille, vas-y, fends-toi de quelques vieux journaux à un croc, de quelques fournis rigolards avec une chiée de femmes à demi à poil, de quelques potages Prévert, par courrier, et tu seras un chic type ! Tu ferais bien aussi de m'envoyer les deux planches de cartes du Tchad […] »[48].

Dussaulx, de son côté, réclame des journaux (même périmés, précise-t-il), des produits chimiques pour ses photographies… Il énumère le contenu d'un colis parvenu le 24 décembre 1897 : « Le courrier de France nous arrivait ce matin entre la poire et le fromage. Reçu : mes journaux, le journal de Maria [*sa sœur*] du 3 septembre au 17, le photographie de la noce de Pauline, un bouquin. Je ne sais lequel des deux a été le plus réconfortant de mon courrier personnel ou du courrier officiel qui me dirige sur Bandiagara […] »[49].

C'est qu'en effet, les missives privées ne sont qu'un des éléments des nouvelles qui circulent ; le courrier officiel et les ordres du commandement sont transmis par dépêches, envoyées par télégraphe ou par piétons. Au Sénégal, au XIX^e siècle, ces derniers n'avaient en général pas d'uniforme, mais une médaille en métal indiquant : « courriers du gouvernement français d'un côté, en arabe de l'autre »[50]. Dussaulx évoque régulièrement les dépêches du gouverneur : en juillet 1894, une communication officielle envoyée de Dakar annonce la mort du président de la République, Sadi Carnot, assassiné par l'anarchiste Caserio. Il se tient par ailleurs au courant des nouvelles du monde *via* les journaux — qu'il reçoit avec des semaines, voire des mois, de retard — ou des « havas » — dépêches de l'agence du même nom[51] diffusés dans toute l'AOF : il apprend par ce canal, en juillet 1894, que le choléra sévit en Russie. Quinze ans plus tard, au Tchad, Mercier est moins bien connecté au monde et ne reçoit la presse, expédiée par son cousin, qu'avec six mois de délai (17 avril 1902 : « J'ai reçu tes journaux datés

[46] *Ibidem*, p. 26.
[47] *Ibid*., p. 45.
[48] *Ibid*., p. 71
[49] Émile Dussaulx, *op. cit*., p. 359.
[50] Amos Hongla, *art. cit*., p. 509.
[51] Pierre Frédérix, *Un siècle de chasse aux nouvelles, de l'agence Havas à l'Agence-France-Presse, 1835-1957*, Paris, Flammarion, 1959. Frédéric Lefébure, *Havas. Les arcanes du pouvoir*, Paris, Grasset, 1993.

de décembre, merci. »[52]).

Si les courriers sont, pour les militaires, franco de port, il n'en va pas de même d'autres modes de communications plus coûteux. Envoyer un télégramme est durablement réservé à la seule administration coloniale. Le téléphone, à partir de 1900, est trop cher pour les appels intercontinentaux des simples particuliers et, pour les appels locaux, n'est longtemps utilisé que par une élite urbaine, principalement pour ses affaires. De façon tout à fait exceptionnelle, en février 1898, Dussaulx profite de l'installation récente du télégraphe en pays mossi pour câbler à sa famille la nouvelle de son arrivée en bonne santé. Il ajoute : « C'est un luxe que je ne m'offrirai pas souvent ; mais cette fois, ça vaut la peine. » Le texte de son télégramme, conservé dans la correspondance, est évidemment très laconique : « Arrivé Ouagadougou 14 février. Bonne santé »[53].

Déplorer les aléas de l'acheminement, la disparition de certains colis, est un *leitmotiv* sous la plume des épistoliers. De fait, malgré toute la bonne volonté du monde, les délais sont extrêmement longs. Il faut ainsi 21 jours de route ou de navigation entre Saint-Louis-du-Sénégal et Médine, sur le Haut-Fleuve, dans les années 1860[54]. Dussaulx, au milieu des années 1890, se retrouve en poste à Couroussa (actuelle Guinée) ; son courrier transite depuis Saint-Louis par Kayes, au Soudan français, avant de le rejoindre en Haute-Guinée :

> « Vous devez cependant vous apercevoir que vos courriers mettent 40 jours pour arriver à destination. Je pense qu'à partir d'aujourd'hui, les bateaux à vapeur qui remontent jusqu'à Kayes, grâce à la crue des eaux [*après la saison des pluies*], nous permettront aux uns et aux autres des nouvelles plus fraîches d'au moins une dizaine de jours. Les piétons mettent en saison sèche 12 jours de Kayes à Saint-Louis. Les grands vapeurs mettent 2 jours, les petits 6 jours. Mais le service postal se poursuit évidemment par piétons de Kayes à Couroussa. Ceux-ci mettent environ 25 jours pour faire ce trajet. »[55]

Mercier, isolé dans le Kanem en 1902, écrit le 8 octobre : « Cette lettre doit te parvenir vers le 15 février »[56]. Comme on le voit, quinze ans auparavant, en Afrique occidentale, Dussaulx était mieux loti que lui…

Divers accidents peuvent venir perturber l'acheminement :

> « Pas de veine, je viens de dépouiller le courrier de France et rien n'arrive à mon adresse, mais une note du service des Postes de plus bas me dit : " Un procès-verbal de Fort-Archambault fait connaître que le courrier a chaviré sur le Gribingui, un hippopotame ayant renversé la pirogue qui le transportait. Le sergent Deleurme qui l'escortait n'a retrouvé les lettres que le lendemain à une grande distance de l'accident. Bon nombre de lettres, journaux, colis, etc. sont perdus." Tu vois, ces lettres qui nous feraient tant plaisir, ces légumes secs pressés que l'on reçoit en colis et toutes sortes de bonnes choses (je ne parle pas pour moi puisqu'on ne pense pas à ma purée), par quelles péripéties ils passent avant d'arriver […] ! »[57]

[52] Léon Mercier, *op. cit.*, p. 126.
[53] Émile Dussaulx, *op. cit.*, p. 393.
[54] Amos Hongla, *art. cit.*, p. 510.
[55] Émile Dussaulx, *op. cit.*, p. 104.
[56] Léon Mercier, *op. cit.,* p. 180.
[57] Léon Mercier, *op. cit.,* p. 117.

Ailleurs, ce peut être l'état de guerre ou des circonstances locales qui expliquent les perturbations, comme lorsque que Dussaulx évoque, en février 1898, les attaques journalières des populations contre la nouvelle ligne télégraphique achevant la liaison Kayes-Ouagadougou : « La construction de la ligne télégraphique qui se poursuit en ce moment sur cette route a nécessité déjà le passage de nombreux convois, qui se sont frayés le chemin à coups de fusil. Le fil est coupé presque journellement. »[58]

En mars 1895, Dussaulx donne par ailleurs des précisions sur les manquements plus généraux des services postaux :

> « Rien toujours de mes deux courriers, or je ne puis supposer que vous ayez pour un motif quelconque gardé le silence pendant un aussi long intervalle. Des colis postaux me sont annoncés depuis plus de deux mois et je n'en vois pas la queue d'un. En revanche, les rares courriers qui m'arrivent à des dates irrégulières portent les timbres variés des postes de Bammako [*sic*], Koundou, Ségou, Bissandougou, apostilles significatives et fantaisistes qui mettent en évidence ou l'incurie du service des postes, ou celle du régiment qui néglige de mettre à jour les mutations. »[59]

Les destinataires craignent aussi les larcins, possibles selon eux à toutes les étapes du voyage. Les colis arriveront, écrit Mercier, « si ces bons employés des postes, des collègues ou des civils ne les barbotent pas ; ce qui arrive souvent ici, hélas ! »[60]. À moins qu'il ne s'agisse des piétons eux-mêmes qui désertent : « J'espère que vous recevez toujours régulièrement ce que je vous adresse ; on dit que certains courrier, trouvant la route longue et difficile, déposent dans la brousse leur paquet de correspondance et filent dans une direction inconnue sans ordre de route. »

Pire encore — et sans qu'il soit vraiment possible de départager la rumeur et la réalité —, les deux militaires redoutent l'interception de leurs courriers par les autorités : « On dit aussi qu'un certain cabinet noir fonctionne à Kayes assez régulièrement »[61] écrit Dussaulx, tandis que Mercier sonde son cousin : « Mes lettres sont toujours cachetées marque M, tu me diras si elles ont été ouvertes »[62]. Le principe de l'inviolabilité du courrier et du télégraphe est pourtant proclamé de façon officielle pour l'ensemble du courrier postal et des communications télégraphiques dès la mise en place des services postaux au Sénégal, et réitéré à plusieurs reprises au début du XX^e siècle pour toute l'Afrique française[63].

Un demi-siècle ans plus tard, l'état du réseau téléphonique n'est pas non plus excellent et les rares usagers privés qui y sont reliés ne voient leurs appels aboutir qu'après maintes tentatives. Sur 5 000

[58] Émile Dussaulx, *op. cit.*, p. 390 sq.
[59] *Idem*, p. 186.
[60] Léon Mercier, *op. cit.*, p. 117
[61] Émile Dussaulx, *op. cit.*, p. 86.
[62] Léon Mercier, *op. cit.*, p. 63.
[63] Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française, 1907, *Les postes et télégraphes en Afrique occidentale*, Corbeil, Éditions Crété, 1907 ; Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française, *Instruction n° 1 à l'usage du personnel des Postes et des Télégraphes*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1918.

appels passés de Dakar vers Saint-Louis à la fin des années 1950, il faut réessayer plusieurs fois, et souvent attendre longtemps avant de parvenir à passer un coup de téléphone : 1 300 appels (26 %) prennent une demi-heure avant de joindre le correspondant, 450 (9 %) une heure, et 50 (1 %) nécessitaient une attente de quatre heures avant le succès de la mise en communication. Comme le souligne Oumar Kane, ces statistiques concernant les deux plus grandes villes de colonie peuvent donner une idée du faible taux de réussite pour les appels passés entre villes moins importantes, ou au sein de la fédération d'AOF — sans parler même des appels vers la métropole ou à l'international[64].

Apprivoiser l'attente, apprendre la frustration

Faire avec le silence des proches est donc le lot commun de la plupart des Européens isolés. L'administration et l'armée semblent d'ailleurs avoir conscience qu'une circulation efficace des nouvelles est une nécessité pour le moral de personnels coloniaux, et notamment des militaires et des fonctionnaires. Et de fait, être coupé des êtres chers est une souffrance quotidienne. Maurice Delafosse décrit fort bien cette préoccupation constante, que l'on s'efforce, autant que faire se peut, de tenir secrète vis-à-vis des autres :

> « Broussard est marié, il est père de famille. Il a dû quitter son foyer, plein bonheur, pour rejoindre son poste, car on ne vit pas de l'air du temps et le métier colonial, quoi qu'en disent certains, ne donne pas de grosses rentes. Et il a dû partir seul, car dans le poste lointain auquel il est affecté, malgré tous les progrès matériels réalisés, il n'est pas possible d'amener une femme ni de faire vivre une famille, et l'autorité supérieure du reste n'autorise pas en général le mari à s'y faire accompagner de sa femme.
>
> Le voilà donc là-bas, en proie à une impression de solitude qu'il n'avait pas ressentie encore. Il n'est pas seulement solitaire, il est privé de ce qui est désormais la moitié de lui-même. Il vit dans l'angoisse des êtres chers laissés en France, angoisse accrue par la pensée de celle qu'il sait régner dans leurs esprits. Il apprend par cœur le tableau des courriers, chose qu'il n'avait encore jamais songé à faire. Il dépense des sommes folles en télégrammes et lui, l'homme arriéré que le progrès effraie un peu, se plaint des vices de construction des lignes télégraphiques et de l'insuffisance du réseau. Le moindre retard dans l'arrivée du courrier de France le met dans un état d'énervement fâcheux pour son entourage. Son travail se ressent de cette perpétuelle inquiétude d'esprit, et son caractère aussi.
>
> Lorsqu'approche la date habituelle d'arrivée du courrier, Broussard e sent pris d'une sorte d'énervement difficile à combattre; et lorsque cette date s'est écoulée sans qu'on ait signalé le courrier attendu, l'énervement s'accroît, il devient agressif, la moindre plaisanterie est prise du mauvais côté, les grands chefs sont traités sans respect, les réclamations apportées par les administrés sont reportées ou remises à huitaine, et les boys font bien de ne pas choisir malencontreusement cette période pour casser une assiette ou un verre. Broussard, devant les camarades, affecte un air détaché, il dit : « Le courrier ? je m'en fiche ! je n'attends rien, moi, personne ne m'écrit, et ça vaut bien mieux ainsi. » Et chacun d'ailleurs en dit autant. Mais, par une coïncidence surprenante, il se trouve que, après être allés se promener l'un au jardin, l'autre au village, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, tous se rencontrent en un même point, un petit coteau d'où l'on domine un long morceau de ruban gris qui est la route de France, la route par où doit venir le piéton chargé des sacs postaux.
>
> On se regarde en dessous, l'air moitié riant, moitié bourru, et, ma foi ! puisque chacun s'est ainsi découvert, pourquoi bouder plus longtemps contre ce que chacun ressent au fond de lui-même tout en

[64] Oumar Kane, *art. cit.* , p. 35.

> refusant de l'avouer ? Tous donc, d'un accord tacite descendent le coteau et suivent la route en s'écartant du poste, jusqu'à ce que la nuit tombe et empêche de distinguer quoi que ce soit à dix pas. Alors, mélancoliquement, sans un mot, on s'en revient, non sans se retourner chaque fois que se produit un bruit ressemblant à celui d'un pas sur le sol dur du sentier, puis on s'attable tristement pour le repas du soir, sans grand appétit. Les boys savent ce que c'est et glissent, silencieux, posant les plats avec précaution. Parfois, l'un des convives, en reposant son verre, traduit le sentiment général d'une exclamation sourde : Sale pays ! Tous ces yeux mornes penchés sur les assiettes regardent en réalité bien plus loin ils regardent par-delà la brousse et le désert, par-delà la mer, vers la maison natale, vers la nappe blanche autour de laquelle sont assis les vieux, ou les petits, ou la fiancée, ou la femme, qui songent dans le même silence au fils, au père, au fiancé, au mari lointain, dont les nouvelles mettent si longtemps à venir et qui peut-être à cette heure est seul, grelottant de fièvre sur son lit de camp. »[65]

On a bien du mal à se figurer l'attente interminable que subissent certains, loin des grandes villes et des nœuds de distribution des réseaux. Léon Mercier, affecté depuis plusieurs mois dans le territoire militaire du Tchad, écrit sa détresse à son cousin, en février 1902, depuis N'Gouri :

> « Attention, je deviens morose : PAS UNE LETTRE DE FRANCE DEPUIS 8 MOIS ; le reste je m'en fous, mais de cela pas ; je suis le seul sur terre qui ne crée pas de travail au service des Postes ! Heureusement que les copains d'ici ont pitié de moi et mes officiers aussi, ils m'envoient des journaux que je dévore ! Enfin, avez-vous des entrailles de parents, coquin de sort, ou êtes-vous tous en prison, que personne ne songe à moi dans ce maudit petit coin de l'Afrique ! Moi je vous écris souvent, ça me console ; en revanche vous vous dites touts, il peut bien crever celui-là ! […] ».

Deux mois plus tard, il se lamente à nouveau : « Moi j'écris très souvent, mais il est regrettable qu'en 11 mois d'absence, j'aie juste reçu une lettre de toi ET C'EST TOUT, *aucune autre* n'est venue m'apporter un peu de baume au cœur ; c'est une tristesse forcée. Dis-le à ma tante sans lui faire de la peine, car de toute la terre je n'ai reçu que ta lettre. »[66] Et le 22 novembre de la même année, on perçoit une inquiétude non dissimulée :

> « Mon cher Pierre, comme le courrier n'est pas encore arrivé et que je suis toujours dans l'inquiétude, attendu que ta dernière lettre est datée *de l'année dernière* (1901 et nous entrons en 1903), je ne sais su je dois même me donner la peine d'écrire ; malgré tout je le fais, mais avec le regret de voir toutes mes épistoles rester sans réponse. S'il y a un événement survenu chez toi ou chez mon oncle, il ne faut pas craindre de me le dire ; je suis assez fort maintenant pour recevoir n'importe quelle secousse. […] Tu ne voudrais pas croire, mon cher Pierre, comme ton silence me pèse, ma tête s'égare et je désire combats et misères pour chasser loin de moi de bien noires pensées. Enfin, jamais rien ; chaque courrier ne compte pas pour moi, et je me suis résolu si demain ou après, il n'y avait rien pour moi, de cesser d'écrire et de demander de vos nouvelles par le maire de Sedan. Il n'est pas admissible de me laisser ainsi sans un mot des tiens ni de Victoire. »[67]

La joie de recevoir des lettres est à proportion de ces délais inouïs : « Lac Tchad, le 18 janvier 1903. Mon cher Pierre, voilà, c'est encore moi qui écris, mais cette fois ce n'est plus le cœur chargé, car j'ai reçu des nouvelles de Sedan, du Fond de Givonne, du Tonkin, du Soudan, de l'intérieur : jamais je n'ai

[65] Maurice Delafosse, Les *états d'âme d'un colonial*, *op. cit*., 1909.
[66] Léon Mercier, *op. cit.,* p. 136.
[67] *Idem*, p. 189.

eu si gros courrier et mon cœur déborde cette fois. »[68]

Dussaulx, lui aussi affecté dans un poste reculé — même si ce n'est pas dans les mêmes proportions que Mercier —, évoque dans maints passages de sa correspondance avec ses sœurs et avec son cousin les joies et les peines liées à l'arrivée du « courrier de France » : « Comme tous les courriers, celui du 20, qui arrivait aujourd'hui, avait mis tout le monde en fête. Depuis quatre jours, j'attendais avec une impatience que vous comprenez, et seul encore comme la première fois, je ne reçois rien […]. Dieu sait cependant si cela m'eût fait plaisir. Il n'y a que ceux qui éprouvent ces déceptions qui sont capables de comprendre combien elles sont amères » (mars 1894). Ailleurs, il note : « J'ai reçu vos lettres qui m'ont fait bien plaisir. N'oubliez pas que l'arrivée du courrier de France est sur ces terres lointaines la plus grande jouissance que l'on puisse se procurer. » (juin 1894) ; « J'ai reçu dans l'après-midi le courrier de France ; merci car cette fois personne ne m'a oublié. » (juillet 1894) ; « Le courrier de France m'arrivait ce soir à 2 heures. Il a transformé pour moi ce jour de marasme en jour de fête. Merci à tous de ne pas m'avoir oublié. J'ai consacré toute mon après-midi à vous apprendre par cœur » (août 1894).

Dans une lettre de septembre 1897, il évoque même les trésors de stratégie qu'il déploie pour faire durer le plaisir de la lecture : « Rien ne me fait plus plaisir que ces larges feuilles sur lesquelles je commence d'abord par m'attendrir en les examinant de loin, les classant lentement dans l'ordre des dates, ménageant le plaisir pour le faire durer plus longtemps. »[69]

De nouvelles expériences d'écriture

Un cordon vital de lettres et de colis relie les coloniaux à leurs familles. Avant même la Première Guerre mondiale — à propos de laquelle divers travaux ont montré l'importance de la correspondance pour les combattants et leurs proches[70] —, des jeunes gens de milieu parfois modeste ont pris la plume journellement pour consigner les traits saillants ou insignifiants de leur existence aux colonies. Comme pour les poilus de 14-18, « l'écriture et la lecture des lettres — le contenu de celles-ci peut être inquiétant, mais seule l'absence de lettres est "vraiment déprimante" — permettent […] de conjurer la

[68] *Ibid*., p. 193.
[69] Émile Dussaulx, *op. cit.,* p. 330.
[70] Voir, par exemple, Carine Trevisan, « Lettres de guerre », *Revue d'histoire littéraire de la France* 2/2003, vol. 103, p. 331-341 ; Jean-François Saint-Bastien, *S'écrire contre la Grande Guerre. Lettres et colis de tranchée*, Saint-Avertin, éd. Sutton, 2013 ; Sylvie Housiel, *Dire la guerre. Le discours épistolaire des combattants français de 14-18*, Thèse de linguistique, Université de Limoges, 2014. Voir aussi : Rachel Patrick, *An Unbroken Connection? New Zealand Families, Duty, and the First World War*, Thèse de doctorat d'histoire, Victoria University of Wellington, 2014.

pesanteur » de l'existence[71]. À ce jour, l'historiographie n'a pas produit d'étude d'ensemble sur ces correspondances coloniales qui ont pourtant tissé la trame de la vie de nombreux individus et leur ont permis de « tenir » dans des conditions de fort isolement affectif et moral. Ils y parlent de leur santé, toujours menacée sous les Tropiques, du quotidien, de leurs états d'âme, tout en se mettant évidemment en scène pour ne pas trop inquiéter leurs proches. On observe déjà, bien avant la Grande Guerre, un effacement des genres entre récit pour soi, journal intime et correspondance classique[72]. Dussaulx compose ainsi un journal épistolaire : ce faisant, il mixe le « journal intime » et le « journal de marche » ; ses lettres sont parfois personnelles (un seul destinataire) mais le plus souvent collectives (adressées à un cercle de lecteurs, et sont recopiées et transmises au sein de la famille élargie. Mercier procède de façon similaire : rédiger du courrier est aussi une façon de tenir un journal, et il demande d'ailleurs expressément à son cousin de les conserver pour pouvoir, à son retour, les relire. Les lettres pour les proches sont aussi des lettres pour soi. Tout cela instaure un nouveau rapport à l'écriture, qui devient une pratique quasi quotidienne. L'attente anxieuse du courrier construit aussi un autre rapport au temps — distendu à l'infini — et à l'espace africain — mesuré en jours de marche, immensité à franchir pour acheminer les courriers.

Ce nouveau rapport au courrier et à l'écriture concerne aussi des catégories croissantes de la population africaine, tenue de prendre sa part au « monde de papier »[73] dont l'emprise s'étend avec la colonisation. La pratique épistolaire entre dans les mœurs, d'abord dans les couches d'une population lettrée de plus en plus nombreuse, dès le XIXe siècle, dans les grandes villes du Sénégal, du Dahomey ou de la Côte d'Ivoire : commerçants, avocats, journalistes, instituteurs, etc., prennent eux aussi la plume et envoient des lettres à leurs connaissances, à leurs clients, aux administrations dont ils dépendent. Mais les plus modestes commencent aussi à avoir un accès ne serait-ce qu'indirect à l'écrit, par le biais des écrivains publics ou par l'entremise d'« agents d'affaires » — ces lettrés qui rédigent plaintes et courriers en contrepartie d'une rémunération[74]. De véritables professionnels de l'écriture s'entremettent ainsi entre colonisés illettrés et fonctionnaires, comme en attestent les requêtes de justiciables devant les tribunaux coloniaux, ou les correspondances adressées aux services des différents gouverneurs.

Petit à petit, recevoir une lettre ne constitue plus, en ville, un événement. Surtout après la 2e Guerre mondiale, les citadins demandent l'attribution de boîtes postales, dans un contexte où la distribution du

[71] Carine Trevisan, « Lettres de guerre », *art. cit.,* p. 20.

[72] La formule est de l'historien de la Grande guerre Nicolas Beaupré.

[73] Sean Hawkings, *Writing and Colonialism in Northern Ghana. The Encounter between the LoDaaga and the 'World on Paper'*, University of Toronto Press, 2002.

[74] Sur cette question, voir la thèse en ligne de Bénédicte Brunet–La Ruche, *Crime et châtiment aux colonies. Poursuivre, juger, sanctionner au Dahomey de 1894 à 1945*, Thèse de doctorat d'histoire, Université de Toulouse 2, 2013, p. 150.

courrier par des facteurs (comme à Lomé par exemple[75]) reste exceptionnelle, et où seules sont nommées les principales artères des centres urbains. Le recours aux mandats-lettres et l'envoi de colis ou de télégrammes entrent peu à peu dans les mœurs, comme en atteste la construction de bureaux de poste dans les quartiers des grandes villes ou dans les centres urbains secondaires dès les années 1920-1930. À Dakar, dans les années 1950, on peut téléphoner à partir de dizaines de cabines publiques installées dans les bureaux de la « grande poste » du boulevard Pinet-Laprade, ou dans divers bureaux de quartier.

*
* * *

Comme souvent en histoire de la colonisation, la dissymétrie des sources conduit à évoquer les pratiques des colonisateurs davantage que celles des colonisés. À propos des communications « modernes » abordées dans cet article — familières dès le départ aux colonisateurs, tandis qu'elles durent être progressivement apprivoisées par les populations colonisées —, le déséquilibre est peut-être encore flagrant. Il est donc souhaitable de conclure sur une note différente, en dirigeant un peu mieux le projeteur sur des acteurs fondamentaux dans la diffusion des communications en Afrique sous domination française : les personnels africains.

Une source intéressante est disponible pour recueillir des informations sur leur rôle et leur ressenti : un ensemble d'entretiens avec des « anciens » de l'administration des PTT du Togo, réalisés dans les années 1990. Plusieurs des personnes interrogées, nées entre 1915 et 1930, étaient en activité à la fin de la période coloniale et ont pour la plupart eu de hautes responsabilités à la fin de leur carrière. Le plus âgé, M. Dosseh, était ainsi entré dans l'administration des PTT de l'AOF en 1936, après avoir étudié dans la première école supérieure fédérale des PTT de l'AOF. Intégré, après avoir réussi un concours en 1946, dans le cadre général des PTT de la France d'Outre-mer, il occupe plusieurs postes au Sénégal (1936-1951), au Dahomey (1952-1957), puis au Togo jusqu'à sa retraite en 1967. Mémoire et passeur de l'histoire postale ouest-africaine, il témoignait des mutations des communications en Afrique occidentale, et au Togo en particulier, de l'époque coloniale aux indépendances : l'entrée de la colonie dans l'Union postale universelle en 1888 ; la création des services postaux et télégraphiques de la *Reichspost* à l'époque allemande, à partir de la fin des années 1880[76] ; l'édification du premier bureau de

[75] Yves Marguerat Yves et Tchitchékou Pelei, « Les postes et télécommunications au Togo », "*Si Lomé m'était contée". Dialogues avec les vieux Loméens*, t. IV, Presses universitaires du Bénin/ORSTOM, 1996.
[76] Pour une étude approfondie, voir Fanny Dufétel-Viste, *Maîtriser l'espace. L'action de la "Reichspost" dans les colonies allemandes,*

poste de Lomé en 1890, puis la construction de bureaux dans les principales villes du pays dès les années 1920 ; la réorganisation du service des PTT sous l'égide de la France en 1922 (avant une réforme importante en 1949) ; le rôle des porteurs à pied qui, durant plusieurs décennies, ont seuls assuré l'acheminement des courriers ; le développement du transport des sacs postaux par train et par camion dans les années 1930 et 1940 ; l'arrivée de l'avion dans les années 1950 ; le développement du réseau téléphonique et l'installation du premier central automatique en 1956 ; les débuts de l'africanisation des cadres des PTT à partir des années 1950 ; la suppression de la colonnade hispano-mauresque de l'Hôtel des Postes, bâti en 1930 et qui donnait alors encore directement sur la rue…

Cette mémoire, encore vive en 1996, raconte une histoire partagée et réappropriée des communications en Afrique francophone. Elle suggère aussi la progressive banalisation, au bon sens du terme, des moyens de communication, au fil de leur appropriation par les usagers africains.

PISTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire des techniques

EDGERTON David, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques » [traduit par Dominique PESTRE], *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1998, vol. 53, n° 4, p. 815-837.

Empires coloniaux et communications

HAWKINGS Sean, *Writing and Colonialism in Northern Ghana: The Encounter between the LoDaaga and the 'World on Paper'*, University of Toronto Press, 2002.

POTTER Simon J. (ed), *Imperial Communication. Australia, Britain and the British Empire c. 1830-1850*, London, Menzies Centre for Australian Studies, 2005, 121 p.

WENZLHUEMER Roland, *Connecting the Nineteenth-Century World. The Telegraph and Globalization*, Cambridge University Press, 2013, 357 p.

WINSECK Dwayne R., PIKE Robert M., *Communication and Empire,* Duke University Press, 2007, 456 p.

Postes et communications en Afrique

DUFÉTEL-VISTE Fanny, *Maîtriser l'espace : l'action de la 'Reichspost" dans les colonies allemandes,* Thèse de doctorat en Études germaniques, Université de Rennes 2, 2008.

DUFÉTEL-VISTE Fanny, « Télégraphe et téléphone dans les colonies allemandes, entre concurrence et complémentarité », *Flux* 4/2009 (n° 78), p. 76-83.

HONGLA Amos, « La poste et le télégraphe en Afrique Occidentale Française (AOF), des origines à 1920 », Thèse de doctorat sous la direction de Marc Michel, université d'Aix-Marseille I, 1995, 728 p.

HONGLA Amos, « Le personnel de la poste aux lettres du Sénégal de 1821 à 1884 », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 1987, volume 74, numéro 277, p. 499-516.

KANE Oumar, *L'organisation des télécommunications au Sénégal. Entre gouvernance et régulation*, Karthala, 2010, 218 p.

LAHINIRINA Espoir, « Les transports maritimes postaux et commerciaux à Madagascar 1881-1914 », thèse sous la direction de Jean-Louis Miège, université d'Aix-Marseille I, 1983.

LEMESLE Raymond-Marin, *L'économie des télécommunications en Afrique*, Karthala, 2002, 204 p.

MURPHY David, « Tirailleur, facteur, anticolonialiste : la courte vie militante de Lamine Senghor (1924-1927) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, janvier 2015, no 126, p. 55-72.

NIANG Bathj, *Essai sur l'histoire du courrier postal et des lignes télégraphiques au Sénégal (1850-1900)*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Dakar, 1977, 157 p.

ORATCHI Appolinaire, « L'organisation postale et la radiodiffusion en Oubangui-Chari et Tchad de 1889 à 1970 », Thèse sous la direction de Jean-Louis Miège, Université Aix-Marseille I, 1986.

SAGNA Olivier, « De la domination politique à la domination économique : une histoire des télécommunications au Sénégal », *TIC & Société*, juin 2012, vol. 5, n° 2-3.

SOURCES

Service géographique de l'AOF (établie sous la direction du commandant de Martonne), *Carte d'ensemble des communications postales et des lignes télégraphiques de l'A.O.F.*, 1923 (1re édition), 1925 (2e édition).

DELAFOSSE Maurice, *Les états d'âme d'un colonial*, Paris, Publications du comité de l'Afrique française, 1909.

DUSSAULX Émile, *Journal du Soudan (1894-1898)*, Paris, L'Harmattan, 2000.

MARGUERAT Yves et PELEI Tchitchékou, « Les postes et télécommunications au Togo », "*Si Lomé m'était contée". Dialogues avec les vieux Loméens*, t. IV, Presses universitaires du Bénin/ORSTOM, 1996, 355 p. MERCIER Léon, *Léon la France*, Arles, Actes Sud, 1989. [Recueil d'entretiens oraux].

Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française, 1907, *Les postes et télégraphes en Afrique occidentale*, Corbeil, Éditions Crété, 1907.

Gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française, *Instruction n° 1 à l'usage du personnel des Postes et des Télégraphes*, Rennes, Imprimerie Oberthur, 1918.